

Cendrillon for ever

Matthias rentrait ce soir-là chez lui - mais était-ce bien chez lui ? - accablé plus que d'ordinaire par la perspective morose du dîner en famille auquel il se devait d'assister. Sa mère lui infligeait ce pensum quotidien parce que Raoul son beau-père, si laxiste par ailleurs avec ses chères filles, entendait faire respecter cet ultime rituel du savoir-vivre ensemble d'une famille tristement recomposée. Il ne parvenait pas néanmoins à en vouloir à cette pauvre maman, célibataire mal assumée qui avait jugé bon la cinquantaine approchant de convoler en bien piètres noces avec ce veuf encombré d'une progéniture détestable et cela à seule fin d'assurer le vivre et le couvert à son asocial et très-aimé rejeton.

« On » le leur avait fait payer cher bien sûr et il était tacitement admis que Marie était priée de s'écraser à chaque vaine prétention de faire valoir le bon droit de son gaffeur de Matthias dont « les autres » ne supportaient plus les maladresses à répétition. Elle se précipitait pour éponger le énième verre renversé avant que n'éclate l'orage prévisible. « A croire qu'il le fait exprès » grondait Raoul, sourdement, pour ne pas exacerber les agacements de son ainée Mélanie à qui la seule vue de ce cohabitant obligé donnait des démangeaisons qu'elle grattait furieusement. Quant à Eglantine sa cadette, elle affectait de se boucher les oreilles pour ne pas entendre les bégaiements pitoyables de ce faux frère balbutiant de grotesques excuses.

Loin des yeux et des oreilles de leur père, les deux pestes crachaient à qui mieux mieux leur venin sur le misérable objet de leur ressentiment et ne distillaient publiquement à son intention qu'un perfide et jouissif commentaire au second degré qui navrait d'autant plus le cœur de Marie que son époux n'en percevait pas les violences meurtrières. Matthias les ignorait avec application mais se jurait in petto de venger la douleur silencieusement éprouvée par une soi-disant marâtre condamnée dès l'annonce du projet de mariage. Eglantine et Mélanie pardonnaient d'autant moins à leur père cette vie commune imposée qu'elles soupçonnaient peu à peu chez lui, en dépit de ses efforts pour dissimuler pareille extravagance, une étrange attention portée à l'usurpateur de l'infinitésimale parcelle de tendresse qui leur revenait en son entièreté selon la loi du sang et qu'il osait soustraire à leur dû pour l'accorder à ce triste bâtard.

Ce n'était guère qu'une timide et très occasionnelle complicité d'amateurs de jeux vidéos, plaisir honteux également réprouvé par la péronnelle numéro un qui se piquait d'intellectualisme bravache, par la péronnelle numéro deux qui ambitionnait la reconnaissance d'une couronne de miss, par la mère angoissée par une passion potentiellement destructrice d'un avenir professionnel serein. Beau-père et beau-fils échangeaient, rarement et sous le manteau, quelques confidences osées sur les pratiques secrètes qui faisaient leurs délices. S'ils avaient connu ce goût pour le militarisme de console, les collègues d'atelier de Raoul l'auraient copieusement chambré et les étudiants fréquentant l'institut technico-commercial où tentait de se maintenir Matthias auraient eu

grand mal à projeter en un tel aficionado le solitaire lunaire à la tignasse broussailleuse qui se plaisait à les snober.

En réalité le jeune homme assez peu à l'aise dans une peau encore boutonneuse affichait une décontraction trompeuse et distante à l'égard de ses contemporains dont il affectait de dédaigner les impératifs modeux que son impécuniosité lui interdisait de partager. Aussi avait-il affirmé haut et fort sa singularité en optant pour deux tenues soldées de moine séculier, rigoureusement identiques, composées d'un polo et d'un jean également gris cendré qu'il alternait d'une semaine à l'autre pour en assurer l'entretien. Cette provocation ostentatoire lui avait aussitôt valu la gracieuse appellation de Cendrillon décernée par cette chipie d'Eglantine qui ne manquait jamais une occasion de l'inciter à manier plus vigoureusement balai ou balayette au gré des tâches ménagères qui lui étaient affectées. La rage l'étouffait encore à se rappeler ce déjeuner d'anniversaire où il découvrit sous un emballage volumineux et somptueux un ridicule assemblage de pelle et de poils aux couleurs acidulées dont le manche à tête humaine semblait le narguer à chaque fois qu'« on » l'invitait à en faire usage pour ramasser les miettes tombées de la table dominicale. Raoul avait haussé les épaules devant cette gaminerie incongrue dont la malice avait fait sourire Marie et ce sourire avait ulcéré son fils, blessé de ne pas voir reconnue l'humiliation subie.

Aussi Matthias redoutait-il plus que tout l'éventualité que son secret le plus secret soit un jour découvert aux yeux de ses ennemies intimes, perspective dont la seule évocation soulevait sur sa peau révoltée des vagues de frissons lents à s'épuiser. Il prenait donc un soin extrême à s'assurer d'être seul dans l'appartement lorsqu'après une longue attente, finalement jouissive, il pénétrait dans la chambre que sa mère partageait avec son beau-père. Cette pièce à la décoration obsolète accueillait le seul meuble que Marie avait obtenu non sans mal de transférer de son ancien chez elle, une armoire de bois blond vernissé hérité de sa grand-mère où elle serrait ses souvenirs les plus précieux et quelques vêtements rarement portés. L'un deux subjuguait Matthias depuis qu'un soir de son enfance il avait vu apparaître au seuil de sa chambre sa mère venue l'embrasser avant de s'éclipser pour quelque fête mystérieuse. Une étole encore à la main, éclairée par le plafonnier de l'entrée, la jeune femme portait une robe de soie sauvage aux teintes fauves qui semblèrent à l'enfant tissées par les fées de ses livres de contes. Quand elle se pencha vers lui et qu'il respira son parfum familial, il voulut retenir cette si jolie maman si différente de sa maman de tous les jours, sans éclat et pressée et houspillante mais rieuse aussi et câline, si câline. Mais celle que les fées avaient habillée ne voulait pas être décoiffée et déjà détachait ses doigts de ceux de son petit garçon qui ferma alors très fort ses paupières pour s'assurer de garder en lui l'image vivante de son apparition.

Matthias ne se souvenait pas avoir jamais revu sa mère vêtue de la robe de ce soir-là mais il l'avait surprise deux ou trois fois, alors qu'elle ouvrait son armoire pour choisir une tenue quotidienne, à glisser sa main sur le tissu somptueux en une caresse appuyée. Et comme il

avait osé lui demander si et quand elle allait la porter, Marie avait hoché la tête sans répondre. Peu après leur installation chez Raoul et ses filles, la robe avait disparu sous une housse opaque, renvoyée à un passé inaccessible. Et puis il y eut cette fin d'après-midi où, seul à la maison, le garçon adolescent se rendit dans la chambre, ouvrit la porte de l'armoire, osa après quelque hésitation sortir la housse, en fit glisser la fermeture éclair et toucha prudemment du bout des doigts le tissu précieux dont le velouté soyeux lui fit fermer les yeux de plaisir pour en mieux savourer la sensation voluptueuse. Le cœur lui battait fort et il porta les mains à ses tempes pour apaiser les vibrations qui les martelaient. Gêné par ses émotions, éprouvant sans la comprendre une vague impression de culpabilité, il remonta la glissière, replaça la housse dans l'armoire et sortit rapidement de la chambre conjugale. Il ne retrouva complètement son calme que devant sa console de jeux qu'il manipula frénétiquement, envoyant ad patres une armée de mercenaires menaçant la Ville éternelle.

Il resta de longs mois, peut-être plus d'une année, avant de tenter une nouvelle incursion dans le « royaume » de sa mère, ainsi disait-il non sans une ironie dédaigneuse. Curieusement, et sans se le dire clairement, la chambre avait désormais pour lui une odeur d'interdit. Là où il se faufilait avec le juste et revendicatif sentiment d'exercer un droit légitime face au colonisateur de la douceur maternelle, il reniflait maintenant à s'en approcher comme un parfum de transgression, source potentielle de graves ennuis auxquels il ne se sentait ni l'envie ni la force de se confronter. Sa passion pour les mondes virtuels l'aida à tenir à l'écart de ses préoccupations les pensées désagréables qui auraient pu devenir obsédantes.

Il fallut qu'un dimanche matin de printemps le troupeau familial décida de se rendre au marché bio hanté par les bobos du quartier pour qu'il s'opposât farouchement à la volonté des soi-disant siens de le faire participer à leur comédie sociale. Tournant un moment en rond dans l'appartement déserté, une canette de cola à la main – boisson dont il avait tendance à abuser, autant par goût que pour narguer les recommandations diététiques des uns et des autres – et mâchonnant une tartine de rillettes de canard, complément savoureux du viatique mondialisé dont il avait choisi d'oublier la provenance satanique, un œil vaguement jeté sur l'écran géant diffuseur de compétitions sportives, il posa brusquement sur la table basse canette et tartine sans se soucier d'épargner projections et marques graisseuses à l'hebdomadaire télé objet de toutes les attentions, et disputes, de ses cohabitants.

Matthias se dirigea sans louvoyer vers le sanctuaire qu'il s'apprêtait – il n'en douta pas un instant – à profaner. A peine prit-il le temps d'un regard circulaire à son entrée dans la pièce comme pour s'assurer que rien n'était venu en modifier l'aménagement et déjà l'armoire ouverte lui livrait la proie convoitée. Une légère fébrilité teintée d'agacement l'avait saisi à ne pas trouver la housse à l'exact emplacement où son souvenir lui imposait de la chercher mais une excitation heureuse s'empara très vite de ses doigts pressés de dégager la

merveille attendue de sa gangue de plastique parfumée d'antimites. A bout de bras il tenait enfin le cintre qui retenait la source de sa joie la plus cachée et il s'approchait de la fenêtre pour exposer à la lumière du jour le vêtement que l'ombre protectrice de l'armoire avait préservé des injures du temps. Il en examina scrupuleusement l'apparence, attentif à déceler la moindre altération qui aurait pu affecter la magnificence de ce rêve tissé, et bientôt rassuré il s'autorisa à reproduire le geste caressant de sa mère qui l'avait tant troublé enfant. Confus de son audace et devinant que, s'il laissait une pudeur intempestive commander à son désir, il ne tarderait pas à renoncer à son exploration et que l'armoire se refermerait sur la frustration d'un inaccompli, il fit glisser la robe du cintre et la déposa sur le lit avec un soin fort éloigné de ses habitudes.

Après avoir reculé de quelques pas pour admirer cette belle endormie, il revint brusquement vers elle et pour la tirer de son sommeil d'inanimée il la saisit aux épaules et se mit à esquisser quelques mouvements scandés à mi-voix par des un, deux, trois répétés qui pouvaient faire penser à une valse. Tout en virevoltant il rapprocha sa belle de sa joue et se délecta de ce contact soyeux jusqu'à ce qu'une pensée perturbante lui fit froncer les sourcils. Il manquait à sa partenaire d'un bal improvisé un ingrédient essentiel à son bonheur, celui du parfum qui avait autrefois accompagné celle qu'elle avait habillée. Il imagina d'emprunter le flacon dont Marie usait si rarement mais il craignit que les traces d'un effluve dispersé par le vaporisateur ne trahissent un passage trop facile à identifier. Perplexe il regardait la robe pliée sur son bras gauche comme en attente de son bon vouloir et de sa capacité de réanimation. Il lui appartenait de lui insuffler la vie, il en était conscient, et dès qu'il se le formula il sut ce qu'il fallait faire.

Calmement Mattias ôta son jean et son tee-shirt et se glissa dans ce qu'il appela plus tard son « habit de lumière ». Il osait à peine bouger, se tenait très droit, s'interdisait même de porter les yeux sur sa tenue de peur en inclinant la tête d'en déplacer les lignes. Il s'obligea un long moment à garder cette stature, pour prendre la pleine mesure de ce qu'il éprouvait comme un acte sacrilège dont il n'aurait pu dire en quoi il l'était mais que dans cette position il assumait peu à peu, discernant intuitivement qu'il venait d'accomplir un geste fondateur d'un à-venir encore illisible dont il aurait à tracer les contours. Le jeune homme qu'il était en train de devenir s'avança vers la psyché meublant un angle de la chambre et le miroir lui découvrit enfin son image en pied que, surpris, il dut prendre le temps d'apprivoiser. Quel Mathias lui faisait donc face, cet étranger et son semblable, l'un et l'autre, l'un ou l'autre, revêtus d'un habit qu'il qualifia aussitôt de sacerdotal tant son reflet lui rappela le dessin illustrant dans un de ses livres d'histoire un officiant d'un culte oriental ?

Etonné de ce qu'il venait de voir Matthias se dépouilla de sa robe fauve, la replaça dans sa housse, la rangea dans l'armoire, enfila son jean et son tee-shirt, sortit de la chambre qu'il referma silencieusement. Puis il gagna son réduit, ainsi désignait-il l'espace aménagé pour lui dans un couloir, où il décida de s'enfermer dans un mutisme prolongé attribuable à un

violent mal de tête qu'il pourrait opposer à la tribu qui ne manquerait pas à son retour de le solliciter pour mettre la table. Il avait absolument besoin de s'isoler maintenant avec lui-même.

Cette première fois fut suivie d'autres fois mais rares et espacées, sans doute parce que les occasions de se retrouver seul dans l'appartement étaient elles aussi comptées mais plus profondément parce que Matthias percevait que ces moments privilégiés ne devaient pas être galvaudés ni banalisés s'il voulait en préserver la puissante magie qui permettait à la chrysalide de préparer sa métamorphose en papillon. Il redoutait aussi que son secret lui échappe et que le regard des tiers fut-il bienveillant menace la fragilité qui était encore la sienne. Il se souvenait de la rose du Petit Prince qui n'en finissait pas de s'apprêter sous la protection de ses feuilles vertes pour être sûre de son apparition un matin dans tout l'éclat de sa beauté. Matthias désirait exactement cela, une apparition, un matin, ou un soir, dans tout l'éclat de sa beauté. Il la rêvait cette apparition qui serait jour de gloire et il ne voulait surtout pas risquer qu'elle soit empêchée ou souillée par les sarcasmes malveillants des péronnelles.

Marie avait bien tenté d'expliquer à son fils que la méchanceté est souvent le fruit de la bêtise ou du mal-être et qu'il ne fallait guère accorder d'importance à des saillies provocatrices mais il ne pouvait l'entendre, furieux de ne savoir répondre avec la même agilité moqueuse à ces agressions trop fréquentes qui l'insupportaient, furieux aussi de voir sa mère se soumettre trop complaisamment aux caprices des toutes-puissantes pour épargner à leur père la contrariété d'une intervention régulatrice. Seul il était, seul il devait assurer sa sauvegarde. Aussi prenait-il soin de ne considérer dans les Crazy Sisters comme il les avait surnommées qu'un bloc compact de sorcières dissimulées sous d'inoffensives apparences qu'il pouvait détester à cœur perdu et dont il devait fuir les venimeuses et perfides attaques. « Vous êtes mon pire cauchemar » leur adressait-il parfois lorsqu'elles lui apparaissaient dans un sommeil perturbé, chevauchant des balais de dessins animés, virevoltantes et ricanantes, l'accablant de mauvais sorts qu'il tentait de conjurer en croisant les doigts jusqu'à effacement complet et jouissif de leurs diaboliques silhouettes. En passe d'entrer dans l'âge adulte il s'offrait encore de temps à autre le plaisir réparateur de s'abandonner à ces fantasmagories juvéniles où se déchargeait une agressivité qu'il ne savait pas encore convertir en réparties mondaines et vengeresses.

Raoul rentra un soir porteur d'une excitante nouvelle qu'il s'empressa de communiquer à ses filles, certain qu'elles lui sauraient gré d'entrouvrir une fenêtre inhabituelle sur son univers professionnel qui les laissait d'ordinaire à peu près totalement indifférentes. A l'occasion de sa convention annuelle et pour souligner une honorable performance boursière, l'entreprise qui le salariait organisait une soirée de prestige animée par un groupe pop rock tête d'affiche des festivals les plus cotés. Les Crazy Sisters après s'être concertées du regard et d'une moue évaluatrice convinrent qu'elles pouvaient accepter l'invitation et

s'interrogèrent aussitôt sur le dress-code à observer. Peu familier de ces expressions et encore moins des usages auxquels elles renvoyaient, Raoul laissa ses filles se chamailler sur cette question cruciale et se garda bien de se prononcer sur leurs supputations croisées quant à la tenue requise par l'événement. Leur accord, mettant fin à la dispute, s'étant scellé sur la nécessité et l'urgence de procéder à un investissement vestimentaire, il se contenta de remarquer que leurs placards lui paraissaient riches de solutions multiples mais il battit rapidement en retraite devant leurs réactions réprobatrices.

Connaissant les phobies sociales de son beau-fils, Raoul n'avait pas même imaginé de le convier à cette manifestation qui pour lui-même et Marie ne représentait qu'une simple obligation professionnelle à laquelle il convenait de se soumettre, leur seule préoccupation étant d'espérer que la configuration des lieux leur permettrait de s'écarter des amplis dévastateurs des oreilles quinquagénaires. Aussi fut-il surpris quelques jours plus tard lorsque Matthias lui demanda négligemment s'il pouvait lui aussi participer à cette sauterie et l'interrogea-t-il d'abord ironiquement sur l'évolution de ses positions anti-capitalistiques. Nanti d'un sourire contraint Matthias lui répondit qu'il voyait là une excellente occasion d'observation sociologique d'une faune à laquelle il demeurerait à jamais étranger et Raoul cessant de le taquiner sur ses compromissions lui promit le carton qui lui ouvrirait les portes du concert objet supposé de sa motivation.

Bien sûr, comme il s'y attendait, Matthias eut droit peu après aux quolibets déchainés des Crazy Sisters s'étranglant de rire à la perspective de sa présence plus gauche, maladroite et bégayante que jamais au milieu des branchés qui ne manqueraient pas de se moquer de ce malheureux fourvoyé dans un monde hostile. Affectant d'un léger haussement d'épaules une insensibilité à cette attaque meurtrière, Matthias dut subir une nouvelle et puissante rafale d'interrogations insolentes sur le carrosse qui conduirait le beau Cendrillon à la fête et la baguette magique qui transformerait la souillon en mannequin d'un soir. Les remerciant avec application de leur sollicitude et faisant ainsi preuve d'un humour qui les déconcerta, le jeune homme prétextait un besoin de cigarettes à acheter pour mettre fin à un échange qui menaçait de se prolonger. A son retour Marie en aparté et timidement lui proposa de financer une tenue plus appropriée que son jean fatigué mais Matthias la rembarra gentiment en lui disant de ne pas s'inquiéter de ses choix.

Et ce fut le grand soir... Le grand soir pour Raoul fier de présenter à sa hiérarchie et ses collègues ses filles étincelantes d'une beauté sophistiquée, le grand soir pour les Crazy Sisters qui attiraient tous les regards des jeunes gens fascinés par la modernité audacieuse des robes de créateur qu'elles arboraient avec assurance, le grand soir pour Marie qui n'avait plus goûté depuis très longtemps le plaisir d'une soirée élégante et festive. Pour des raisons diverses, l'absence de Matthias, d'eux seuls remarquée, fut à peine une ombre légère sur ces plaisirs : Raoul ne s'étonna guère de la volte-face de dernière minute de l'inconstant garçon, la déception de ses filles, par ailleurs ravies de leur succès, de ne pas

assister à la déconfiture programmée de leur souffre-douleur favori fut de courte durée, et Marie sans trop se l'avouer éprouva quelque soulagement d'être délivrée de la crainte d'un comportement imprévisible de ce fils si surprenant.

Peu avant minuit alors que tonnaient dans les micros des voix survoltées, un brouhaha se produisit à l'entrée où des vigiles hésitaient à laisser pénétrer dans le palais des mirages qui accueillait la convention une étrange créature qui se présentait seule à cette heure tardive. Déconcertés par l'apparition d'un être androgyne et muet qui se mouvait en glissant sur le sol des baskets hors d'âge dépassant d'une longue tunique mordorée aux reflets chatoyants, elle-même surmontée d'une tête flamboyante perruquée et maquillée avec extravagance, ils se convinquirent qu'il s'agissait d'une animation surprise concoctée par les organisateurs et ils laissèrent passer la créature que rien ne semblait étonner. Le chemin s'ouvrait devant elle dans la foule compacte qui hantait les salons fréquentés par des célébrités de chair et de cire et les vivants se retournaient sur cette apparition aussi incongrue que fascinante. Sa déambulation achevée le mystérieux personnage franchit le seuil comme il était entré et prit place dans une longue limousine dont le chauffeur ouvrait la porte arrière quinze minutes exactement après avoir déposé l'inconnu non loin du musée des figurines.

On venait d'avertir le directeur de la communication, qui le cherchait depuis qu'il l'avait entraperçu, de sa disparition soudaine mais personne ne put le renseigner. Ce ne fut que le lendemain matin que les services d'entretien jetèrent à la poubelle d'un air dégoûté une antique chaussure de tennis dont ils se demandaient ce qui pouvait expliquer sa présence malodorante dans un pareil lieu. Il fallut plusieurs jours pour que des interrogatoires serrés permettent d'établir le lien entre la chaussure dépareillée et la créature du grand soir. Le directeur de la communication fit passer plusieurs annonces plusieurs semaines sur différents media mais personne ne se présenta pour répondre à cette invitation de se faire reconnaître et il s'étonna d'en être pareillement affecté. On le vit plus souvent qu'à l'accoutumée hanter ces bars de nuit où se cherchent et se trouvent ceux dont la faim s'assouvit mal dans les seuls espaces diurnes.

Quand Raoul et les siens regagnèrent ensommeillés au petit matin leur domicile, ils évoquaient encore l'être bizarre qui avait troublé quelques instants l'ordonnance de la soirée. S'ils s'en étaient inquiétés - mais quelle raison y aurait-il eu à cela ? - ils auraient pu, entrouvrant la porte de son antre, apercevoir sous sa couette un Matthias endormi et souriant aux anges. A leur réveil tardif ils furent à peine étonnés de trouver sur la table du petit déjeuner les croissants juxtaquant le petit mot qui les informait de son départ pour un jogging de longue durée.

La vie de Matthias reprit son cours ordinaire sans que rien ne permette à ses interlocuteurs habituels de soupçonner quoi que ce soit du bouillonnement agitant son for intérieur. Gris il était, gris il demeurerait et demeurerait aussi longtemps que cette carapace protégerait le long processus d'éclosion auquel il savait devoir consentir pour coïncider un jour pleinement avec

son lumineux avatar d'un soir, préfiguration de la vie dont il serait l'architecte. Il prit grand soin de dissimuler sa fréquentation hebdomadaire d'un atelier de comédie musicale où il éprouvait un vif plaisir à travailler sa voix et sa gestuelle, exprimant par contre occasionnellement un intérêt mesuré pour sa nouvelle pratique de boxe thaïlandaise. Il verrouilla minutieusement l'accès à son ordinateur pour que nul n'entreprit de s'intéresser aux sites qu'il consultait assidument et parfois fiévreusement mais il orna sa page d'accueil du sourire flamboyant d'un personnage de manga fin prêt à accueillir toute curiosité intempestive qui ne respecterait pas le « Prière de frapper et... d'attendre la réponse avant d'entrer ! » placardé sur la porte de sa chambre. Enfin il jugea opportun de se débarrasser de toute corvée scolaire et d'éloigner les plaintes et reproches parentaux en parvenant non sans mal à sortir diplômé du fastidieux institut où il usait ses jeans cendrés.

Il lui fut alors aisé en début d'été d'annoncer un soir au diner qu'il partirait prochainement à Londres pour améliorer un anglais plutôt médiocre et qu'il travaillerait sur place pour financer cours et hébergement. Marie tenta bien de le convaincre de peaufiner davantage son projet avant de se lancer à l'aveuglette mais Raoul soutenu par ses filles conforta la décision du garçon, estimant que l'aventure était devenue on ne peut plus banale et qu'il y gagnerait autonomie et combativité. Matthias lut dans les yeux de sa mère qu'elle chassait la mauvaise pensée qu'« on » écartait ainsi son mal-aimé de fils et il s'appliqua à faire valoir comme ce séjour studieux favoriserait sa future insertion professionnelle.

Ainsi fut fait et s'organisa sans bruit et sans peine la disparition de Cendrillon dans les brouillards londoniens. Car il disparut ou quasiment des écrans radars parisiens, quelques sms adressés de loin en loin à sa mère depuis des mobiles empruntés l'assurant de sa présence sur terre et de sa volonté de n'être rejoint en son exil choisi par qui que ce soit le rattachant à sa vie d'avant. Si ces trop rares messages n'avaient à chaque fois transmis une marque de tendresse à son égard, Marie, qui s'était d'abord affolée d'impuissance, se serait effondrée face à la tranquille assurance policière du droit de tout individu à couper tous liens avec ses proches. Elle dut assumer la brutalité de cette rupture imposée s'accrochant quand elle vacillait de chagrin à ce « fais-moi confiance » qui avait ponctué peu après son arrivée dans la capitale britannique l'annonce de son refus d'échanges téléphoniques.

Au fil des semaines puis des mois Marie apprivoisa ce sentiment d'amputation qui la déséquilibrait et se mit à compenser ce manque douloureux par de nouveaux investissements dans sa vie quotidienne. Elle demanda et obtint de faire des travaux dans l'appartement et d'en réaménager la disposition. Quelques couleurs vives, l'enlèvement de meubles massifs et l'acquisition de pièces au design contemporain modifièrent la tonalité de l'habitat à l'étonnement d'abord gêné de son époux dont elle n'hésita pas à bousculer les habitudes. Indifférente aux sarcasmes à peine voilés de ses belles-filles, elle imposa même son absence un soir par semaine pour fréquenter un atelier d'ikebana et bientôt ses décorations florales signèrent une affirmation nouvelle de sa présence dans les lieux.

Ce fut galère pour Matthias et c'est avec cette galère qu'il voulait se battre sans dissiper son énergie à raconter des bobards à Raoul ou chercher une consolation illusoire auprès de sa mère. Il se doutait que la bataille serait rude et qu'il lui faudrait résister aux avanies subies et aux découragements inévitables. Il se félicita d'avoir adopté à son usage la devise royale « Never explain, never complain », qu'il se remémorait en serrant les dents à chaque bourrasque menaçant de l'emporter. Cinq ans plus tard quand les premiers journaux l'ayant repéré commencèrent à tisser sa légende, il apprit des magazines people qu'il avait été de justesse empêché de se jeter dans la Tamise et qu'orphelin sans famille il avait souffert de la rude école de la rue. La leçon lui fut utile qui lui enseigna à distiller avec prudence en interview les fausses confidences dont on lui avait dit qu'il fallait repaître un public insatiable s'il voulait accéder à la prestigieuse gloire médiatique.

Il garda pour lui le souvenir de ses pénibles corvées de plonge en nocturne et celui plus amer des sarcasmes dont il fut l'objet dans l'école de comédie musicale où après quelques tentatives infructueuses il finit par être accepté. Il y découvrit qu'il ne serait jamais ni chanteur ni danseur de premier plan mais que ses caricatures de stars du showbiz lui valaient le sourire amusé et légèrement dédaigneux de ses formateurs, plus appuyé et complice de ses camarades d'ambition dont il ne deviendrait pas un concurrent à redouter. Il s'empressa de faire fructifier sous un nom d'emprunt le modeste talent qu'on semblait lui reconnaître, en courant les scènes ouvertes et les tremplins où son succès se mesura à l'aune des outrances dont il gratifiait un public jouissant de son jeu de massacre. Lucide sur la qualité de ses prestations et conscient du danger de la fuite en avant, ce fut néanmoins de la sorte qu'il roda son métier d'amuseur, qu'il apprit à sentir une salle et à jouer des émotions qu'il suscitait. A peine avait-il attiré l'attention de tabloïds prêts à miser sur « le petit chose » découvert au sous-sol d'un pub suburbain que John Brown tira sa révérence sans tambour ni trompette après avoir averti le gérant au terme d'une prestation ni meilleure ni pire que les précédentes qu'il ne reviendrait plus.

L'année suivante Raoul, Marie et les Crazy Sisters se rendirent à la soirée de convention organisée par le directeur de la communication qui avait privatisé un célèbre cabaret montmartrois. Les numéros transformistes qui assuraient le succès de la revue spectacle de l'établissement choquèrent délicieusement un Raoul attentif aux réactions de sa femme et de ses filles visiblement ravies de l'audace du défilé. Quand le Monsieur Loyal annonça l'exhibition de Cindy, récente recrue et nouvelle star de la troupe, le silence se fit pour accueillir l'entrée de la drag queen flamboyante qui d'une voix mâle haut perchée susurrerait un naïf et tendre *Un jour mon prince viendra*, premier opus du répertoire de chansons sucrées échappées de la filmographie hollywoodienne et dynamitées par les interprétations aussi variées que perverses conçues par l'artiste. Il/elle se retira sous les ovations trépidentes d'une salle debout auxquelles se joignirent mécaniquement, chacun à sa place, les mains de Marie et du directeur de la communication, l'un et l'autre fascinés par la tenue leur rappelant une image imprimée sur leur rétine depuis une déjà lointaine précédente

convention. Marie insista à la fin du spectacle pour se rendre dans la loge devant laquelle ils patientèrent le temps pour Cindy d'ôter son costume, de se démaquiller et d'enfiler son éternel jean cendré. Quand la porte s'ouvrit elle s'approcha timidement et les larmes aux yeux de son fils qui lui dit seulement : je t'attendais, avant de la prendre dans ses bras. Raoul et ses filles encore incrédules balbutiaient de banales félicitations et le directeur de la communication qui les suivait arrêta très vite un rendez-vous avec son double inversé qu'il ne laisserait plus lui échapper.

De retour chez lui Matthias rangea le jean qu'il ne porterait plus dans le tiroir cachant une basket défraîchie où ces reliques attendraient de rejoindre un jour le musée des figurines.

Annie Blazy juin 2016

Texte sous copyright